

Asimov : le rêve de maîtriser l'histoire humaine

Jean-Louis Trudel

Numéro 167, automne 2012

La science-fiction d'Isaac Asimov

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67704ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trudel, J.-L. (2012). Asimov : le rêve de maîtriser l'histoire humaine. *Québec français*, (167), 26–29.

Asimov : le rêve de maîtriser l'histoire humaine

PAR JEAN-LOUIS TRUDEL*

Dans l'histoire de la science-fiction, un tournant majeur a lieu aux États-Unis au milieu des années quarante. Il découle en partie de la nouvelle orientation favorisée par John W. Campbell, rédacteur de la revue *Astounding* depuis 1937, qui réclame de ses auteurs un souci accru de vraisemblance scientifique et des intrigues plus fouillées. Sous sa gouverne, la science-fiction privilégie les triomphes de l'ingéniosité humaine et l'optimisme technologique plutôt que les ersatz d'aventures colonialistes du XIX^e siècle, les guerres futures et les récits apocalyptiques populaires jusqu'alors. En partie, la rupture est le fait d'un écrivain néophyte qui réalise la prouesse de faire entrer presque toutes les possibilités de la science-fiction dans la boîte qu'il a imaginée.



Ce jeune homme s'appelle Isaac Asimov (1920-1992) et le schéma historique qu'il esquisse deviendra le principal terrain de jeu non seulement de son œuvre romanesque mais de nombreuses autres.

Pourtant, personne n'aurait parié en 1941 qu'un étudiant en chimie d'à peine vingt-deux ans, dont les textes avaient rarement attiré l'attention, allait faire mieux que des professionnels chevronnés et des vedettes déjà établies comme Robert A. Heinlein. C'est pourtant le 1^{er} août 1941, alors que les États-Unis échappent encore aux affres de la Seconde Guerre mondiale, qu'il a l'idée première du cycle de *Fondation*. Il a pris le métro new-yorkais pour rendre visite à Campbell et il décide en chemin de s'inspirer du déclin et de la chute de l'empire romain, tels que racontés par Edward Gibbon en 1776. Il y a sûrement moyen d'en tirer la matière d'une autre nouvelle pour *Astounding*. L'idée soulève l'enthousiasme de Campbell, qui réclame aussitôt non pas une seule nouvelle mais une série de textes. L'ensemble aura pour sujet la chute d'un empire galactique et le début d'un âge des ténèbres dont un petit groupe s'emploiera à raccourcir la durée en s'appuyant sur une science nouvelle, la psychohistoire, qui permet de prédire les grandes lignes du déroulement des événements historiques¹.

La première brique de l'édifice est posée en 1942 avec la publication du volet initial du cycle. Les nouvelles suivantes paraissent jusqu'en 1950 et un petit éditeur les réunit alors sous la forme d'une trilogie. Durant ces quelques années, Asimov a imposé des thèmes qui deviendront des évidences pour des générations d'écrivains de science-fiction.



L'imaginaire rationnel

En 1971, quand Donald A. Wollheim décrit le cadre consensuel de la science-fiction dans son essai *The Universe Makers* [*Les Faiseurs d'univers*], il ne défend pas une thèse propre. Il fait plutôt la synthèse des futurs qui servent de toile de fond aux auteurs de l'époque. Il en parle comme d'une « cosmogonie de l'avenir » qui embrasse aussi bien les premiers voyages vers la Lune, l'exploration du système solaire, l'envol vers les étoiles et les premiers contacts avec des espèces extraterrestres que la création d'entités politiques de plus en plus étendues, qui engendrent des problématiques inédites². Et il en fait remonter la conception à Isaac Asimov.

Or, de nombreux auteurs avant Asimov avaient imaginé des voyages interplanétaires, des équipées interstellaires et même des civilisations galactiques. Quelle est donc la contribution propre d'Asimov ? D'une part, il traite avec sérieux des problèmes qui auraient été résolus avant lui soit par les exploits musclés d'un héros viril à la John Carter soit par des considérations métaphysiques sur le sort des civilisations vieillissantes. Asimov, lui, fait intervenir des facteurs matériels — la maîtrise de la science et des techniques, la disponibilité des matières premières, les sempiternelles luttes pour le pouvoir, l'équilibre nécessaire des forces en présence, le pouvoir corrompateur de l'argent... D'autre part, là où la science-fiction antérieure s'intéressait souvent au fonctionnement de gadgets technico-scientifiques, Asimov fait de l'histoire humaine le « gadget » dont le fonctionnement doit être éclairé par ses récits de science-fiction.

Le saut est de taille. Du point de vue littéraire, toutefois, Asimov se borne à transposer dans un nouveau contexte une méthode déjà éprouvée dans ses histoires de robots positroniques. Depuis 1940, il composait des intrigues dont le dénouement passait par l'application des trois lois de la robotique. Les premières nouvelles du cycle de *Fondation* relèvent pareillement de la résolution d'énigmes, cette fois en invoquant les lois de la psychohistoire.

Même si le style et les personnages d'Asimov ont souvent laissé la critique de glace, le cycle de *Fondation* a passionné des millions de lecteurs. Cela pourrait s'expliquer d'abord par l'optimisme implicite de la série. La Galaxie entière échoit à l'humanité future et la continuité de l'histoire humaine est confirmée dès le premier épisode par une allusion à la Terre des origines.

Comme le souligne James Gunn, chaque nouvelle du cycle met aussi en scène le triomphe systématique de la raison³. Chaque crise successive qui menace la survie de la Fondation appelée à fonder un nouvel empire galactique est dénouée par un étalage de perspicacité sociologique ou de pénétration psychologique. Comme les temps sont durs, marqués par la crise des années trente et la guerre, la rationalité asimovienne n'en est que plus attirante. D'ailleurs, l'abandon de la science et des techniques est un des premiers indicateurs du déclin de la civilisation galactique.

Dans la foulée d'Asimov, la science-fiction américaine ne cessera plus de valoriser les départs, l'exploration de l'espace et les recommencements sur de nouveaux mondes. Faire comme si le reste de l'Univers n'existait pas devient inconcevable. Que l'humanité reste bloquée sur Terre sera désormais un destin manqué, ou à tout le moins une sortie de route qui réclame une justification.

Pour de nombreux lecteurs des États-Unis, l'expansion de l'humanité dans toute la Galaxie est un prolongement naturel de la conquête de l'Ouest. Et ce scénario est désirable parce qu'il est garant de liberté. Une planète unique est trop petite pour ne pas tomber sous la coupe d'une seule puissance ou d'une seule idéologie.

Pour les auteurs, ce cadre a pour avantage de doter d'un attrait additionnel les histoires qui en relèvent et qui ajoutent à leur mérite propre celui de préciser tel ou tel élément de cette vaste fresque. Bref, la science-fiction dispose dès lors d'un projet historique. À l'instar des impérialismes contemporains, des nationalismes récents et du communisme nourri de l'eschatologie marxiste-léniniste, la science-fiction s'enrichit à la fois d'un immense canevas temporel et d'une fin des temps. L'histoire humaine acquiert une finalité.

Les règles de l'histoire humaine

Les « lois » du développement historique sont à la mode. Certains parlent d'historicisme pour désigner la conviction que les sciences sociales peuvent formuler des prédictions historiques valables à condition d'identifier les récurrences de l'évolution humaine. Cette conviction s'enracine dans les écrits de penseurs

comme Hegel, Marx et Spengler. Depuis le XIX^e siècle, elle a lourdement pesé sur la politique en Occident.

Des historiens célèbres tentent de formuler de telles règles au début du XX^e siècle. Influencé par Frederick John Teggart (1870-1946), Arnold J. Toynbee présente dans son chef-d'œuvre, *A Study of History* (1934-1954), un mécanisme explicatif des grandes évolutions historiques qu'il baptise du nom de « *challenge and response* »⁴. L'économiste soviétique Nicolas Kondratieff (1892-1938) avait commencé à travailler sur les cycles économiques longs dès les années 1919-1920, mais il s'intéresse moins au devenir des cultures et des civilisations que Spengler ou Toynbee. Dans *Business Cycles* (1939), l'économiste américain Joseph Schumpeter tentera d'enrichir le schéma explicatif de Kondratieff. On peut également citer *Social and Cultural Dynamics* (1941), l'œuvre capitale de Pitirim Sorokin, un compatriote de Kondratieff qui adopte plutôt l'approche culturelle et psychologique du *Déclin de l'Occident* de Spengler⁵.

Asimov soutient n'avoir pas lu Toynbee avant 1944, de sorte que celui-ci n'aurait influencé que la cinquième nouvelle du cycle de *Fondation*⁶. Cependant, la somme amorcée par Toynbee avait fait l'objet de notices dans le *New York Times* en 1935, 1939 et 1940, tout comme l'ouvrage de Schumpeter en 1939 et un livre de Sorokin en 1942. Tout le sujet des cycles historiques et économiques était à l'ordre du jour aux États-Unis depuis le krach de 1939. Par conséquent, ni Asimov ni Campbell n'étaient obligés de chercher loin la notion d'une histoire humaine parfaitement maîtrisable si on détenait les clés voulues.



Sous la gouverne de John W. Campbell, rédacteur de la revue *Astounding* depuis 1937, la science-fiction privilégie les triomphes de l'ingéniosité humaine et l'optimisme technologique plutôt que les ersatz d'aventures colonialistes du XIX^e siècle, les guerres futures et les récits apocalyptiques populaires jusqu'alors.



En science-fiction, la finalité de l'histoire humaine se distingue par son extension dans le temps et dans l'espace. L'humanité est appelée à explorer et occuper toute la Galaxie. Du moment que toute la Galaxie est habitée, il s'ensuit nécessairement la création d'un empire galactique susceptible de durer des millénaires. Cette vision du futur demeure largement répandue encore aujourd'hui (elle informe aussi bien *Star Trek* que *Star Wars*) et elle fournit aux auteurs un cadre conceptuel à la fois très lâche et suffisamment grandiose pour animer les récits les plus anodins d'un souffle d'épopée.

Cohérence de l'œuvre

Asimov a délaissé pendant trente ans le cycle de *Fondation* après en avoir fait une trilogie. Pourtant, lui-même n'échappe plus au cadre qu'il a conçu. Son premier roman, *Pebble in the Sky* (1950) [*Cailloux dans le ciel*], s'inscrit dans l'histoire du même empire galactique dont il a décrit le déclin. Deux autres romans, *The Stars, Like Dust* (1951) [*Tyrann*] et *The Currents of Space* (1952) [*Les courants de l'espace*], appartiennent à la même histoire du futur.

Ses histoires de robots n'avaient aucun lien avec le cycle de *Fondation* lorsqu'elles étaient parues. Mais quand Asimov signe deux romans qui campent des robots, *Caves of Steel* (1954) [*Les Cavernes d'acier*] et *The Naked Sun* (1957) [*Face aux feux du soleil*], il fait de l'expansion future de l'humanité dans la Galaxie un enjeu sous-jacent de chaque intrigue. Et c'est encore le cas dans *The End of Eternity* (1955) [*La Fin de l'éternité*], où le voyage dans le temps a permis de contrecarrer le destin galactique de l'humanité en la retenant sur Terre pendant des millénaires — jusqu'au rétablissement du futur de prédilection d'Asimov par les protagonistes.

Ainsi, l'unification des univers imaginaires d'Asimov est amorcée dès les années cinquante. Quand il se remet à écrire de la science-fiction pour de bon en 1980 à l'instigation de son éditeur, son choix de rendre manifeste l'unité sous-jacente de son œuvre ne surprendra que les lecteurs inattentifs. Les deux suites qu'il donne à la trilogie de la *Fondation*, *Foundation's Edge* (1982) [*Fondation*

foudroyée] et *Foundation and Earth* (1986) [*Terre et Fondation*], bouclent la boucle en ramenant ses personnages sur Terre afin de retrouver un robot, Daneel Olivaw, qui, de simple comparse dans *Caves of Steel*, est devenu un gardien tutélaire de l'humanité.

Cette unification ne va pas sans heurts puisque des contradictions subsistent, qui font le bonheur des exégètes. Elle éclaire toutefois ce qui était sans doute le plus puissant mobile de l'auteur en rédigeant le cycle de *Fondation*. Asimov avait détourné le cours du cycle en introduisant le personnage du Mulet, un mutant qui déjoue les calculs des psychohistoriens. Pour rétablir le plan Seldon, il dote ensuite les psychohistoriens de pouvoirs équivalents à ceux du Mulet. Dans les romans postérieurs, il fait intervenir de nouveaux acteurs capables de changer le cours de l'histoire : une conscience collective baptisée Gaïa et des robots télépathes. Ces derniers apparaissent dans les suites qu'il donne à *Caves of Steel* et *The Naked Sun*. Dans *The Robots of Dawn* (1983) [*Les Robots de l'aube*] et *Robots and Empire* (1985) [*Les Robots et l'Empire*], ce sont les premiers robots télépathes qui décident, dans l'intérêt supérieur de l'humanité, de la mettre sur la voie de l'expansion galactique.

Prédire et façonner

Ce qui unit ces créations d'Asimov, c'est bien la possibilité d'appréhender et d'orienter l'histoire humaine. Plus que les péripéties de l'expansion spatiale, c'est le problème qui obsède ses personnages. Elijah Baley, Han Fastolfe, les robots télépathes, Hari Seldon, la Première Fondation, la Seconde Fondation, le Mulet...



Cette vision du futur demeure largement répandue encore aujourd'hui (elle informe aussi bien *Star Trek* que *Star Wars*) et elle fournit aux auteurs un cadre conceptuel à la fois très lâche et suffisamment grandiose pour animer les récits les plus anodins d'un souffle d'épopée.

tous ont pour ambition première d'infléchir le cours des événements. Comme l'avoue Asimov, la détermination de l'avenir le meilleur n'en devient que plus fondamentale dans sa fiction⁷.

En effet, la liberté de choisir un avenir donné ne suffit pas si on ignore lequel est préférable. Le seul moyen de garantir un avenir meilleur, c'est en fin de compte d'influer sur le présent pour le mettre sur la bonne voie. C'est ce que dit le robot Giskard dans *Robots and Empire* en anticipant la psychohistoire de la Fondation⁸ : « It is not sufficient to choose, then, friend Daneel. We must be able to shape. We must shape a desirable species and then protect it, rather than finding ourselves forced to select among two or more undesirabilities. But how can we achieve the desirable unless we have psychohistory, the science I dream of and cannot attain. »

Prédire, puis façonner. Tel est l'objectif suprême dans le cycle de *Fondation* et il se comprend. Asimov n'est pas seulement un indémodable New-Yorkais, il est aussi un Juif émigré de l'Union soviétique, où il est né dans un village de la région de Smolensk. Il est conscient que si sa famille n'avait pas émigré (leur départ ayant tenu à peu de chose), il aurait connu le stalinisme, la guerre et peut-être les camps nazis⁹. Quand Asimov prend le métro pour rencontrer Campbell, la Wehrmacht déferle sur sa région natale. C'est un jeune homme à la merci de l'histoire qui va s'en saisir dans ses fictions.

L'histoire de son temps affleure dans tous ses romans. Dans *Pebble in the Sky*, il décrit la haine réciproque qui oppose les Terriens et les habitants du reste de la Galaxie. Il évoque clairement les préjugés dont sont victimes les Juifs, les Noirs et les autochtones des États-Unis, mais aussi la méfiance tenace, et parfois déraisonnable, que l'opresseur inspire à l'opprimé. Le racisme est également un des ressorts narratifs du roman *The Currents of Space*, où la peau trop blanche des habitants d'une planète conquise est le signe de leur infériorité aux yeux de leurs maîtres issus de générations de métissage. Sa nouvelle « *The Martian Way* » [La voie martienne] dresse un parallèle discret entre l'hitlérisme et le mccarthyisme, incarné par un personnage baptisé Hilder — parallèle si discret qu'il passera inaperçu, à la surprise de l'auteur lui-même¹⁰.

Même la science n'échappe pas aux forces historiques. Dans *Pebble in the Sky*, une découverte scientifique est instrumentalisée par le gouvernement terrien pour produire des chercheurs de génie asservis aux visées génocidaires d'une poignée de fanatiques. Dans *The Gods Themselves* [Les Dieux eux-mêmes], deux univers parallèles se fournissent mutuellement en énergie, mais au détriment de l'univers habité par les humains. Les savants qui se rendent compte, dans l'un et l'autre univers, du risque couru par l'humanité sont incapables de surmonter la stupidité qui prend la forme de l'amour-propre, de l'inertie ou de l'intérêt personnel. Même les politiciens et les militants les plus vertueux n'acceptent que les vérités scientifiques qui confortent leurs intérêts. Le salut viendra dans ce roman d'une nouvelle découverte scientifique qui rend inutile l'exploitation suicidaire de l'ancienne source

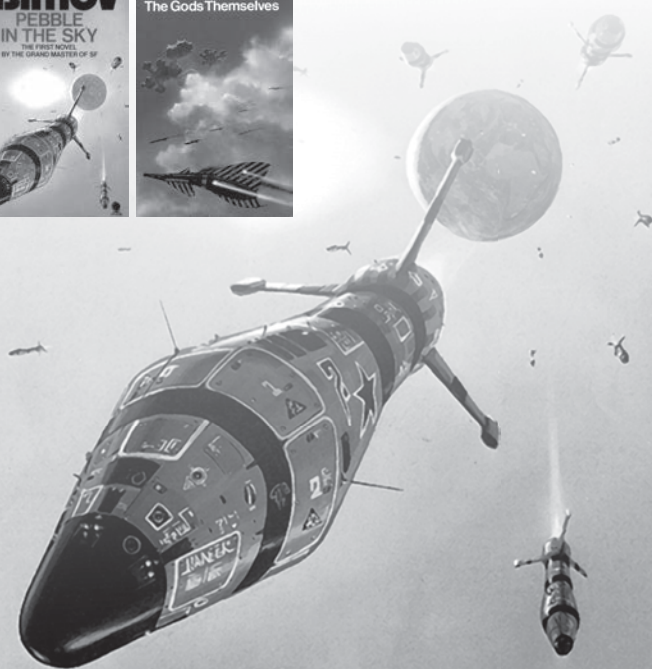
d'énergie. Il ne s'agit pas d'une fin de l'histoire, car un personnage précise, non sans rappeler les crises successives dans le cycle de *Fondation*¹¹ : « In any case, there are no happy endings in history, only crisis points that pass. » Aucune victoire n'est définitive.

Le projet historique de la science-fiction a transformé cette incomplétude en une force puisqu'elle pousse à découvrir la suite des choses dans chaque nouvel ouvrage. Plus qu'aucun autre auteur, Isaac Asimov a créé cette métalecture de la science-fiction. □

* Écrivain et chercheur associé du CIRST (Centre interuniversitaire de recherche sur la science et la technologie)

Notes

- 1 Isaac Asimov, *In Memory Yet Green*, New York, Doubleday, 1979, p. 311, 400 ; Isaac Asimov, *I. Asimov*, New York, Doubleday, 1994, p. 116-117, 230.
- 2 Donald A. Wollheim, *Les Faiseurs d'univers*, Paris, Robert Laffont, 1974, p. 75-78.
- 3 James Gunn, *Isaac Asimov*, New York, Oxford University Press, 1982, p. 25, 45-46.
- 4 William H. McNeill, *Arnold J. Toynbee*, New York, Oxford University Press, 1989, p. 100-101 ; Arnold J. Toynbee, *A Study of A History : Abridgement of Volumes I-VI*, New York, Oxford University Press, 1947, p. 60-79.
- 5 Bernard Cazes, *Histoire des futurs*, Paris, Seghers, 1986, p. 211-220.
- 6 Isaac Asimov, *In Memory Yet Green*, op. cit., p. 400.
- 7 Isaac Asimov, *I. Asimov*, op. cit., 1994, p. 458.
- 8 Isaac Asimov, *Robots and Empire*, New York, Doubleday, 1985, p. 351.
- 9 Isaac Asimov, *In Memory Yet Green*, op. cit., p. 35, 41-42 ; Isaac Asimov, *I. Asimov*, op. cit., p. 5-6.
- 10 Isaac Asimov, *In Memory Yet Green*, op. cit., 1979, p. 650, 661.
- 11 Isaac Asimov, *The Gods Themselves*, New York, Doubleday, 1972, p. 287.



www.sci-fi-orama.com/2008/10/17/peter-elison-pebble-in-the-sky/